

L'ALEZANE ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE

— Historique, régional —

ROMAN

L'ALEZANE ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Bernard DE FONCLARE

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : Bernard DE FONCLARE

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-318-2

1.

Des jours. Cela faisait des jours qu'il marchait. Toujours vers l'ouest. Par tous les temps. Entêté, il se mettait en route dès qu'il le pouvait. Trop souvent le ventre vide.

Depuis la libération du camp par les Américains, il n'avait jamais mangé à sa faim. Avant non plus d'ailleurs, mais au moins c'était à heure fixe. Maintenant pour se nourrir, il comptait sur la providence, le hasard ou son audace. Il se souvenait comme d'un festin maléfique de ce reste de ration offert par un caporal qui parlait français. Une boîte entière de corned-beef et une demi-tablette de chocolat. Un repas avalé en cinq minutes, goulûment, reclus dans une grange au toit effondré. Un moment de satiété trop court et la réponse fulgurante de ses intestins plus habitués à une telle profusion. Il dut rester trois heures à se tenir le ventre, le pantalon sur les chevilles, accroupi dans un fourré en proie à de violentes diarrhées. Cette mésaventure lui servit de leçon. Il préféra alors à la goinfrerie des boîtes de conserve la lente mastication des biscuits de guerre.

Lui et beaucoup d'autres s'en allaient à contre-courant des troupes alliées. Impatients de se sentir à nouveau libres, ils n'avaient

pas pu endurer la besogneuse mise en place des opérations de rapatriement. Le terme officiel « blocage momentané des libérés dans leurs camps » les avait scandalisés. Pendant une semaine, il s'efforça de tempérer ses ardeurs de fuite. Mais répétées à chaque occasion, les consignes enjoignaient les prisonniers à demeurer sur place et de respecter les formalités, contrôles d'identité, épouillages, visites médicales. Comment pouvait-on encore leur demander ça ? Trois années d'humiliation pour se voir à nouveau traiter comme du bétail... À endurer les files d'attente, debout, à piétiner pour un maigre repas, une remise de tickets de rationnement, des bons de transport, des vivres pour la route, un peu d'argent français ou des marks. Il fallait se plier aux ordres de ces messieurs, « envoyés spéciaux du ministère des Prisonniers », sbires gonflés d'importance et aux paroles moralisatrices. Et toujours ces menaces à peine voilées : « Pas d'initiatives personnelles, nous sommes là pour vous, vous n'avez aucun intérêt à ne pas respecter nos consignes ». Il était même question d'un cordon sanitaire à la frontière pour ceux qui auraient désobéi. Mais Lucien avait encore des jambes qui le portaient sans compter la fièvre qui s'emparait de lui à l'idée de se soustraire à une nouvelle autorité, encore plus insupportable celle-là que celle des gardiens allemands et des Kapo...

Alors sur les pistes et les chemins défoncés par l'arrivée du dégel, il s'était joint à cette colonne de fourmis, à cette procession obstinée qui luttait contre la progression de troupes en armes. Les libérateurs devenaient chasseurs et ils n'avaient qu'une obsession, traquer les Allemands. Lucien et ses compagnons, eux, tentaient de rentrer chez eux. Les flux s'écoulaient à des vitesses différentes, au gré des difficultés du terrain et des priorités que s'octroyaient les chefs.

Inévitablement, les frottements entre les belligérants et les libérés tournaient à l'avantage des premiers. Il fallait alors s'écarter, s'extirper de l'ornière, gravir un talus et laisser la place aux véhicules, aux chars et aux hommes.

Pendant les premiers quinze jours de sa liberté retrouvée, il se soumit à cette autre forme de perversité, à la nouvelle tyrannie qu'instauraient les vainqueurs. Aux yeux de ces derniers, lui et ceux qui avaient désobéi n'étaient que des gêneurs. Qu'ils aient choisi d'encombrer les routes ne les autorisait pas à entraver leur impérieuse progression. Une pluie d'injonctions et d'injures pleuvait sur les malheureux s'ils s'exécutaient trop lentement. Qu'ils dégagent de leur trace et vite ! Et qu'ils se contentent de récupérer, au gré des humeurs des soldats, rations et vivres.

La lassitude de ces interminables rebuffades s'emparait de lui et il l'aurait supporté encore longtemps si un événement ne l'avait obligé à s'en démettre. C'était un matin pluvieux, horriblement pluvieux comme si le renoncement de la nature à l'hiver devait se payer ainsi. L'eau dévastait le chemin qui n'était plus qu'une fondrière malfaisante. Le progression des véhicules s'en trouvait ralentie. Les moyeux des camions disparaissaient dans la boue et les soldats devaient descendre et pousser. Un flot de mots incompréhensible accompagnait la rage des hommes à vouloir extirper leurs engins de cette saignée de la terre qui paraissait la seule voie possible.

Méfiant, Lucien évitait de s'approcher de ces ornières. S'obligeant à des efforts supplémentaires, il les contournait ; il redoutait de devoir se mêler à la lutte contre les éléments. Il se sentait redevable de sa libération, mais aurait-il la force de pousser lui aussi ?

À chaque dépression de la route, là où l'argile affleurerait, la scène se répétait. Mais ce matin-là, à un méandre de la piste, gorgée d'eau, la glaise affichait toute sa malfeasance et il s'écarta de cet endroit. Dans la bruyère qui lui montait aux genoux, dans ces ramures lourdes de pluie, il se fraya un passage au prix d'un effort qu'il estima vite excessif. À un vague promontoire, il marqua une pause, gardant en point le mire l'endroit d'où arrivaient les troupes. Elles ne venaient pas de nulle part ! Plus loin, au-delà des sombres pinèdes, il y avait de l'asphalte, des rails, une gare, un train... Puis, à l'orée de la forêt, se perdant dans les arbres, le chemin parut d'une nature différente, sans doute un sol plus ferme. Ce n'était qu'apparence. La boue sombre qui n'avait pas été brassée depuis une demi-heure masquait par endroits d'énormes trous. Un homme distrait y disparut presque entièrement et il fallut deux de ses camarades pour le sortir de là. Des cris fusèrent de la tête de colonne et se transmirent tout au long des maillons de la chaîne dont Lucien s'était retiré.

On signalait le danger ! Danger d'autant plus grand qu'un peloton de chars américains s'annonçait. Les mises en garde se renouvelaient.

Hélas, un type qui s'encombra d'un sac trop lourd et d'un paquetage démentiel perdit pied sur le bord du talus. Il tenta de se rattraper, mais le poids mort qu'il avait sur les épaules et à la ceinture accéléra sa chute et le maintenait au fond de la fosse. Par un fait extraordinaire, personne autour de lui ne s'en souciait. Était-il au quotidien insupportable ou s'était-il retrouvé isolé sans le secours d'un compagnon de route ? Dans le vacarme des chars approchants, monstres d'acier qui de leurs étraves indifférentes aux obstacles, éventraient la terre, son appel ne fut pas entendu. Embourbé de la

tête aux bottes, le malheureux tenta de se défaire de son barda, mais ses agissements ne faisaient qu'aggraver son enlèvement. Lucien, du haut de sa butte le vit une seconde se débattre, et que pouvait son hurlement contre les rugissements des fauves de métal ?

Le drame était inévitable. Le pilote du Sherman qui vit les gestes désespérés d'un gars sur le haut d'un talus ne comprit pas ce qu'il devait faire. Que voyait-il de sa lucarne ? Rien ! Et son chef à la tourelle obnubilé par la nécessité de garder le rythme, non plus ! Fallait-il éviter l'ornière, accélérer et prendre de l'élan pour en sortir ? Il choisit la seconde alternative. La chenille gauche du char broya les jambes de l'homme. En une seconde, la boue vira du brun sombre au rouge vif...

Il n'y eut bientôt plus rien à faire et Lucien, écœuré, n'assista pas plus longtemps à l'agonie. Combien en avait-il vu pendant cette foutue guerre ? Des dizaines, des centaines ? Mais d'aussi stupides, jamais ! Furieux et scandalisé, il tourna les talons et s'éloigna dans la lande, butant presque à chaque pas dans la bruyère. Il tenait à s'éloigner de la connerie des hommes et retourner à la sérénité du voyage en solitaire. Il avait dans son sac dix paquets de biscuits de guerre, une poignée de pâtes de fruits et des raisins secs et dans le cœur toute la haine dont il était capable envers l'espèce humaine.

